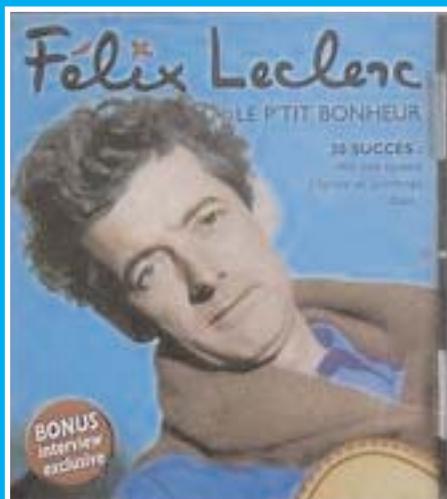


LE CALEPIN BLEU

N°83
1^{er} MAI 2025



Le p'tit bonheur

n°83 - Le p'tit bonheur

Élie HERNANDEZ		
Dis, l'artiste, qu'as-tu fait de ta jeunesse ?...		3
Dominique LANGLET		
Scène de la vraie vie		5
L'Ankou		6
Élie HERNANDEZ		
Les souliers glacés		7
Aurélié MAILLET		
Les volets clos		9
Victor KANO		
La vaisselle		10
Simon GRAF		
Silence, on tourne !		12
Pierre ROSSET		
Mes p'tits bonheurs		14
Christelle MATHIEU		
Une mère à part		19
Florence KRAMER		
Si tu me dis "Un p'tit bonheur"		21
Alain MALANDAIN		
D'en-bas		24
Jacqueline PAUT		
Ce p'tit bonheur		26
Sylvie VAN PRAËT		
La route		28
Françoise DANIEL		
P'tits bonheurs		31
isabel ASUNSOLO		
Un P'tit bonheur et puis s'en va		33



Élie HERNANDEZ

Dis, l'artiste,
qu'as-tu fait
de ta jeunesse?...

à Gérard Éloy



Gérard Éloy, 1977

Gérard me disait, on aurait dû
Continuer à être des artisses
Mais faut bien croûter, et la sécu ?
On a rangé nos rêves en coulisses

On a troqué l'ivresse contre la pension
T'auras eu le saucisson
J'attends la rosette sur le veston

Nos nuits blanches ont pris des cernes
Les pinceaux sèchent, la plume se ferme
Les factures font nos poèmes
Moins lyriques, mais plus modernes

*(Pont musical - ambiance jazzy, souffle d'accordéon ou
sax fatigué...)*

On a troqué l'ivresse contre la pension
T'auras eu le saucisson
j'attends la rosette sur le veston

On regarde les mêmes rêver trop grand
Comme si le monde avait le temps
On leur sourit, on leur dira rien
On sait comment finissent les refrains...

Dis l'artiste, qu'as-tu fait de ta jeunesse ?

Gérard me disait, on aurait dû...



Gérard Éloy est l'un des musiciens et compositeurs du groupe Jeff qui, en 1973, surgit sur la scène de Beauvais (Oise). Dix ans durant ils créèrent des chansons poétiques, donnèrent nombre de spectacles dans la région et enregistrèrent deux 30cm. L'autre compositeur du groupe était Pascal Fontaine. Gérard avait par ailleurs, sous le nom de Louloute, un versant déjanté de son talent musical qui le vit créer nombre de chansons loufingues, comme "James Bond, l'aventurier au grand cœur".

Domi LANGLET

Scène de la vraie vie



C'est un lieu retiré et charmant au bord de la rivière Ardèche: dalles rocheuses ombragées tout confort pour la lecture, trou d'eau propice à la baignade. Je viens souvent y rêver.

Mais qui vois-je arriver aujourd'hui balançant les hanches et les couettes? Lolotte et Zézette, chaussées de sandales mode à semelles compensées, petite fleur en plastique sur l'orteil. "Hou la la, fais gaffe, ça glisse!" Elles sont vêtues de shorts confetti et de T-shirts réduits à l'essentiel. Le nombril à l'air, faut ça. Pour enfiler leur deux-pièces sexy, elles s'emballent dans une grande serviette de chez Tati et se tortillent en pouffant, pudiques et provocantes à la fois. Après la mue, elles apparaissent dans un assemblage de mini-triangles reliés par des ficelles. Ça tient, mais pas trop.

Elles s'enduisent de crème Nobrûle, vue à la télé. Leurs cuisses minces couleur caramel feraient fantasmer n'importe qui. À plat ventre, posées sur leurs coudes, elles tchatchent et gloussent. J'écoute en douce. Elles ont l'accent du Midi, ça chante et c'est drôle. Elles sont exaspérantes, attendrissantes, délicieuses.

Puis elles descendent à la rivière en chouinant que "putain ça fait ièche ces cailloux!" Comme elles ne savent pas nager, elles s'éclaboussent, telles des gosses dans la baignoire, en poussant des petits cris de pépettes. La récré terminée, elles retournent bronzer sur leur serviette, pile, face, côté, bien concentrées sur le boulot. Faut plaire, c'est ça l'Évangile.

Il me vient l'idée cruelle qu'on les retrouvera dans quelques années, empâtées et lasses, en couple avec un petit con hâbleur occupé le week-end par ses entraînements de foot et peu attentif aux enfants qu'il aura faits.

Ou pas.



L'Ankou

Au fond de la caisse, non, nous n'y sommes pas encore... mais... bientôt ils agiteront leurs mouchoirs, s'ils en ont. Avant que nous ne retournions dans les étoiles.

Tu te rappelles les vastes mouchoirs à carreaux violets de nos grands-pères? Il y avait de la place pour une activité lacrymale de plusieurs jours. Je n'ai quant à moi guère pleuré ces derniers temps, bien que triste à mourir de la connerie humaine. Car enfin, à la fin, à la toute fin, vieillir c'est prendre ses distances et celui qui marque la bonne distance ne se laisse pas entamer. J'ai pensé cela, dans ma grande suffisance, puis j'ai bien vu que non. Entamée, scarifiée, blessée au sang, j'avance en souriant que tout va bien. Ils font semblant de me croire.

De quoi me plaindrais-je? Des amies bien intentionnées te balancent, "la chance que tu as, deux bras-deux jambes-une tête, à ton âge, tu te rends compte?" Non. Pourquoi je dirais merci? Et à qui?

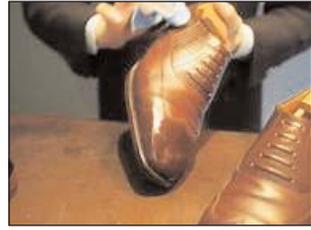
Je ne veux certes pas partir, imposer mon absence sans retour à ceux qui, peut-être, m'aiment. Je ne veux pas non plus les perdre. Et pourtant, parfois j'aimerais que tout fût fini. Le sursis offert m'inquiète, je crains d'avoir à payer la facture des derniers petits bonheurs. Y a-t-il un Grand Ordonnateur qui nous attend au bout du couloir fatal pour peser les pour et les contre de nos pauvres vies?

Savoir qu'avant il nous sera dit: "Vous descendez ici, un ange prendra votre valise", c'est rassurant, quand même, non?



Élie HERNANDEZ

Les souliers glacés



Je ne sais plus exactement quand j'ai appris à glacer des souliers. Il me semble que je l'ai toujours su. Un savoir infusé dès mes premiers pas dans l'atmosphère confinée du modeste athanor de mon père, cordonnier jusqu'à mes quatre ans. Il y flottait l'odeur persistante de cuir et de cire. Je le voyais frotter la chaussure avec une patience d'alchimiste, appliquant les couches de cirage jusqu'à ce que la surface mate capte la lumière, qu'elle l'emprisonne par étapes pour parvenir à la restituer comme un miroir.

J'aurais alors tant aimé m'y essayer ! Les enfants n'avaient pas encore la permission de toucher aux affaires des adultes.

Sans m'en rendre compte, je mémorisais la maîtrise du geste lent, du dosage parfait entre la cire et l'eau, du chiffon que l'on presse juste ce qu'il faut. Il ne suffisait pas de polir : il fallait aimer la peau pour révéler, sculpter la lumière sur le cuir, lui donner cette patine qui distingue l'homme ordinaire du véritable esthète. Il y a dans ce rituel une forme de magie, un savoir réservé aux seuls initiés qui comprennent que l'élégance ne dépend pas de la mise ni de l'ostentation, mais de l'être qui se manifeste et se prolonge jusque dans l'éclat discret d'un soulier.

Dès l'adolescence, je me suis exercé à glacer mes souliers, lesquels étaient choisis après consultation sur les conseils qualitatifs de mon père. L'exercice est devenu au fil des années une exigence autant qu'une détente. Car il résulte quelque chose de profondément intime de ce dialogue entre la main et la matière. Glacer ses souliers n'est pas un simple soin, c'est une signature, une façon de revendiquer une élégance qui n'a pas besoin d'éclat tapageur, mais qui se niche dans la perfection du détail, dans la conscience du geste. Ce moment suspendu est avant tout une révérence discrète à mon père, et à tous ceux pour qui l'apparence est une forme de subtilité.

J'ai vu mon père penché sur le cuir
Comme un prêtre sur son autel

Ses mains sachant l'art du plaisir
Que l'on polit comme un ciel

Il frottait, il lissait, il sculptait la lumière
D'un geste ancien, d'un geste lent
Les étoiles prenaient chair
Sous ses doigts noirs de cirage brûlant

Je regardais, enfant, cet éclat sous la lampe
Le mystère d'un chiffon, d'une goutte d'eau
Comme si l'homme domptait la trempe
D'un matin neuf, d'un renouveau

Aujourd'hui encore, dans un coin de ma demeure
J'humecte la cire, j'effleure le cuir
Loin des vacarmes, loin des heures
Où le temps court sans se souvenir

Je polis non pour plaire, non pour paraître,
Mais pour ce feu qui dort sous la peau
Un soulier glacé est une lettre
Écrite à l'encre de ce qu'on vaut

Et parfois, mon père me considère
D'un œil amusé, d'un air discret
Sans un mot, il sait que derrière
Le geste demeure, intact et secret

Car il y a dans l'éclat d'un détail
Tout l'honneur d'un homme debout
Le cuir poli comme un vitrail
Où l'âme se mire malgré tout



Aurélie MAILLET

Les volets clos



Les volets clos me dérobent à l'aube. Entre les battants, le jour voudrait percer. Je le devine, à cette clarté grise qui remplace l'obscurité de la chambre. Je reste allongée, immobile pour profiter encore un peu de la douceur de la couette avec une sensation vague de flottement, entre la fin de la nuit et le début de quelque chose d'autre. Je me demande à qui appartient ce jour qui vient. À ceux qui se lèvent déjà, tirés du sommeil par une alarme ou une habitude. À la rue en bas, encore vide mais bientôt traversée par des pas pressés, des moteurs qui démarrent, des volets qu'on ouvre sans y penser. Aux corps qui se meuvent dans l'ombre des appartements, à ceux qui allument la radio, versent le café, répètent les mêmes gestes que la veille. Il y a quelque chose de rassurant et d'inquiétant à la fois dans cette idée d'un jour qui commence sans moi. Comme si le monde pouvait très bien continuer sans que je sois là pour en être témoin. Comme si le jour appartenait d'abord aux autres, à ceux qui ont déjà posé le pied sur le sol, à ceux qui ont des choses à faire, des horaires à tenir. Je repousse la couverture, pose mes pieds sur le parquet froid. Dans le miroir, mon reflet a l'air de sortir d'un temps suspendu, celui de la nuit qui s'efface. J'ouvre enfin les volets. La lumière entre, crue, banale. Le jour est là, et maintenant il est aussi le mien.



Victor KANO

La vaisselle



La mousse qui s'éparpille,
les assiettes qui tournent,
l'eau qui coule, qui danse,
et moi, planté là,
comme un arbre dans la cuisine.

Le verre a bu le dernier mot du repas,
l'assiette a retenu les rires,
le couteau a tranché les silences,
et la fourchette, comme toujours,
a piqué un fou rire.

Mais maintenant, c'est fini.
Le savon monte à l'assaut,
les bulles éclatent en silence,
petites planètes qui meurent
sans que personne ne les pleure.

Et moi je frotte, je rince, je sèche.
Une danse ridicule,
un ballet de chiffon et d'eau,
où le quotidien joue les premiers rôles.

Mais dans le fond de l'évier,
là où l'eau tourbillonne,

je vois passer des choses :
un souvenir de fête,
un parfum d'amour,
une larme oubliée.

Et quand tout est propre,
je me dis que la vie,
c'est un peu comme ça :
on nettoie, on recommence,
et parfois, dans la mousse,
on trouve un éclat de soleil.



Simon GRAF

Silence, on tourne !



Cette scène inédite tirée des dialogues d' "Hôtel du Nord" de Marcel Carné (1938) n'a jamais été tournée. Remercions notre ami Simon Graf, grand collectionneur et cinéphile pour cette communication inattendue.

La voix-off - Alors voilà, le gavroche, il arrive, l'air pas plus fier qu'un gardien de la paix. Un p'tit bonheur sous le bras, qu'il disait. Mais attention, hein, c'était pas un bonheur qu'on vous sert sur un plateau d'argent. Non, non, c'était du bonheur qu'il avait ramassé dans le caniveau. Une sorte de camelote sentimentale, quoi.

Le gamin

Excusez, m'dame, ça traînait, j'me suis dit qu'il valait mieux qu'ça finisse chez quelqu'un qui s'y connaît. Moi, j'suis pas équipé pour ça, voyez. Trop fragile, trop d'soucis, et puis franchement, ça colle pas avec mon caractère.

Arletty

Ah bah bravo, encore un qui veut refourguer ses saloperies sentimentales! Mais moi, mon bonhomme, j'ai déjà donné, compris? Alors ton p'tit bonheur, tu t'l'astiques et tu repars avec, rapido presto. Pas question que j'me ramasse une deuxième fois.

Le gamin (désespéré)

Mais vous comprenez pas, m'dame, c'est pas d'la pacotille, c'est un vrai bonheur, un p'tit, mais un pur jus, garanti sans arrière-pensées! J'l'ai trouvé par hasard, mais ça m'a fendu le cœur d'le laisser là-bas, tout seul dans la flotte. Alors, si vous voulez pas, qui c'est qui va l'prendre?

Jouvet (sortant du bistrot)

Ah, les mômes d'aujourd'hui... Ça trouve un bonheur, ça sait pas quoi en foutre, et ça voudrait qu'les autres ramassent les morceaux. Hé p'tit gars, un bonheur, ça s'élève, ça s'cultive, ça s'caresse dans le sens du poil, sinon ça t'échappe et ça t'laisse en plan. Alors assume, bon sang, et arrête de pleurnicher!



Pierre ROSSET

Mes p'tits bonheurs
(D'un p'tit bonheur
à l'autre))

C'est un petit bonheur que j'avais ramassé...

Félix Leclerc¹

Dans cet article consacré au petit bonheur, je me contenterai d'oublier les petits bonheurs du quotidien familial, amical ou professionnel... Je me consacrerai donc à ceux des chansons et/ou de leurs chanteurs...



La chanson de Félix Leclerc *Le petit bonheur* - chantée pour la première fois en 1948 - tourne actuellement comme une rengaine dans ma tête et occupe mes moments de solitude... "C'est un petit bonheur que j'avais ramassé. Il était tout en pleurs sur le bord d'un fossé..."

En écrivant je me pose la question du pourquoi cette rengaine. Et pense en même temps que cette chanson ouvre une espérance d'une vie meilleure dans laquelle tout est oublié ("mes jours, mes nuits, mes deuils, mes peines, mon mal")... Mais cette dernière ne dure pas et s'avère finalement être éphémère. Porteuse de joie et de peine... Ah! Ce petit bonheur vagabond et infernal... Infernal comme celui de la chanson d'Yves Duteil²: "...Le printemps m'éblouit et la vie m'émerveille.../...Mais le soir c'est l'angoisse, à nouveau qui m'assaille..." Alors ! Oui alors... Doit-on craindre celui-ci quand il arrive? Doit-on le refuser? Faire comme s'il n'existait pas pour ne pas avoir de peine?... En posant aussi cette question je me dis que ce serait dommage de ne pas le saisir même s'il ne dure pas longtemps. Ainsi une chanson sortant de manière aléatoire³ de mon iPod a frappé à mes oreilles... Un chanteur chante: "On a volé mon antivol"⁴. C'est Marc Vincent, le Chantauteur aux chansons



humoristiques et incongrues comme celle de ce vol improbable de son antivol.

Un "petit bonheur" donc de 2 minutes 35 secondes, ce dimanche matin où dans ma cuisine - réalisant les fameux macarons d'Amiens⁵ - j'ai réécouté cette chanson extraite de son premier 33 tours datant de 1971⁶. C'est une chanson de ma jeunesse et malgré les années passées, ce chanteur, unique en son genre, me fait toujours sourire et souvent rire.

Années 1970 ! Riche période de musique pour moi, une ouverture sur le monde musical. Ainsi ce disque *C'est la vie* par Les enfants terribles paru en 1970... Le nombre de fois où je l'ai écouté à cette période où je préparais mon avenir (et après) est incalculable... Je l'écoute à nouveau sortant de l'*IPod*... Ah, cette chanson : "...Je t'aime, tu m'aimes, on s'aime/C'est la vie qui nous mène..." !...

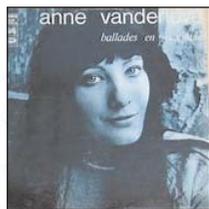


Avec les années ces petits bonheurs - de découverte en découverte - se sont accumulés et aujourd'hui j'en ai énormément. Ainsi, par exemple, Jean-Marie Vivier⁷, ce chanteur peu connu du grand public chantant sa chanson *Alors petit*: "Vingt ans c'est l'âge des possibles/L'âge où l'on peut..." Vingt ans! Mon dieu que c'est loin... Dans la cuisine la chanson se poursuit : "...Les aiguilles s'affolent/Il y a tant à découvrir/Avant que tout ne dégringole/C'est maintenant qu'il faut partir/C'est l'heure de parcourir le monde/Surtout ne te retourne pas..." Quel bonheur cette chanson!... "...Alors petit, vis tes envies/Fabrique-toi tes souvenirs..."



Ai-je parcouru le monde? Ai-je fabriqué mes souvenirs?... Le monde! J'ai voyagé un peu avec mon épouse (et les enfants quand ils étaient petits), mais mon fils par son métier voyage à travers le monde pour moi. Et les souvenirs? Alors oui, j'en ai énormément... Des mauvais, bien sûr, mais aussi beaucoup de bons.

La chanson de ce chanteur réveille d'autres véritables petits bonheurs : Brel⁸ et Brassens, mes premiers disques d'enfant offerts par ma mère à un Noël... Puis plus tard l'émotion des chansons de Barbara. Et



les disques de Léo Ferré, d'Anne Sylvestre, d'Anne Vanderlove⁹, de Marie-Paule Belle, de Jean Ferrat, d'Henri Tachan (qui - alors assis au premier rang de l'un de ses concerts - nous postillonnait dessus), de Félix Leclerc, des Frères Jacques, de Juliette, d'Allain Leprest, Michèle Bernard, de Linda Lemay, de Claude Nougaro (Ah! *Toulouse*) et de tant d'autres... Disparus ou vivants mais toujours présents et accessibles dans mon vieil ordinateur ou sur mon *IPod*.

Autant de petits bonheurs infinis. Infinis parce que je peux les écouter quand ça me chante... Alors les souvenirs reviennent et m'enchantent. Tel disque acheté, ou offert par mon épouse et/ou par un ami pour telle ou telle occasion. Trouvé chez un antiquaire breton comme le disque de Glenmor (barde, chanteur, écrivain et poète breton). Une belle découverte, un petit bonheur... Il a souvent (avec ses autres disques) tourné en boucle sur mon ordinateur... Repéré dans une réderie, comme le disque de Valérie Ambroise ("Vous êtes là ce soir/Comme les vagues dans le port...¹⁰"). Elle y chante l'importance de chaque moment de la vie. Chanteuse et interprète reconnue des chansons de Georges Brassens, inconnue alors pour moi. Ces disques comme ceux de Jean-Marie Vivier ont régulièrement tourné sur mon lecteur CD.



Petits bonheurs aussi la musique baroque et les contre-ténors (notamment Alfred Deller, Gérard Lesne, Andrea Scholl), Mozart, Beethoven (surtout la 9^e et la 5^e symphonies), Bach et encore bien d'autres... Et plus récemment Camille et Julie Berthollet, les sœurs violoncellistes. Des jeunes virtuoses.



Ils sont tous là, présents accessibles quand le besoin (ou le désir) se fait sentir. Ami(e)s fidèles... capables de me faire oublier tristesse ou solitude. Ou présents dans la cuisine pendant la préparation d'un repas.

Toujours sur mon *IPod* - version aléatoire - pendant la cuisson des macarons Jean-Marie Vivier chante à nouveau : "Vieillir c'est garder sa

jeunesse comme un beau souvenir. C'est s'habituer à vivre un peu au ralenti..." Cette chanson me parle, m'émeut. Je l'écoute à nouveau. L'écouter c'est aujourd'hui pour moi un véritable et rassurant "petit bonheur". Oui, bien vieillir - cette période importante de la vie - et garder sa jeunesse quand on est vieux! Sa jeunesse, pour ne pas (s')oublier, pour ne pas s'éteindre.

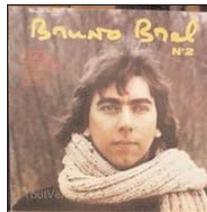
Les macarons sont maintenant cuits... La cuisson de ceux-ci a embaumé la cuisine d'une agréable odeur d'amande. Dehors il fait très beau. C'est presque une journée d'été. Dans le jardin les tulipes remplacent maintenant les perce-neige alors que le muguet est attendu. Le merle des Route(s) d'hiver(s)!... est revenu... Il inspecte les moindres recoins de ma terrasse et s'envole... Quelques petits instants plus tard un jeune merle vient à son tour...

Que du (p'tit) bonheur, vous-dis-je!

Sur l'*IPod* Marc Vincent chante "J'ai acheté au marché aux puces une puce puce puce que je promène en laisse..."¹¹ Hélas, l'*IPod* s'est arrêté brutalement au début de la chanson. Il me faudra le recharger.

Épilogue. C'est un autre dimanche. Pas de macarons aujourd'hui. J'écris. J'ai éteint la télévision. À la regarder j'avais de quoi déprimer. Alors je prends une décision radicale: plus de chaînes d'information le dimanche et réouvre mon *IPod* rechargé.

Barbara, Juliette, Félix Leclerc (tiens voilà *Le p'tit bonheur!*) se succèdent... Et Bruno Brel (le neveu de Jacques) qui chante *La valse amusette...* Puis Anne Vanderlove "...Tu es comme un phare que l'on nomme/Un phare que l'on nomme/Liberté, lib-ertad, freedom¹²"...



La liberté "le plus beau chant des hommes/Le plus beau chant des hommes/Liberté, lib-ertad, freedom". Ce bien précieux, un vrai bonheur qu'il nous faut toujours préserver.

1. *Le p'tit bonheur*, Intégrale, vol. 1, 1989.
2. *Le bonheur infernal*, 1981.
3. C'est la première fois que j'utilisais cette possibilité. Je découvre avec bonheur la surprise de ne pas savoir quelle chanson et de qui suivra la précédente...
4. L'écoute de *La pêche au caniveau* (in CD *On volé mon antivol*) sur Youtube c'est 2:25 minutes de rigolade. Porteuse (de manière paradoxale) d'une vision écologique... Un vrai petit bonheur!
5. Un petit bonheur pour les papilles.
6. *In Opus 15*. Ce vinyle fait partie de mes 33t depuis sa parution en 1971... Il y a quelques années j'ai acheté tous ses disques. Un jour j'ai reçu un lien me permettant d'écouter ces derniers sur internet.
7. Auteur, compositeur, interprète breton né en 1942. J'avais déjà acheté en 1970 un de ses premiers disques : *Jean-Marie Vivier chante*, paru en 1969. Il y a quelques années le redécouvrant j'ai acheté tous ses disques. Notons sa relation avec Félix Leclerc et son disque : *Merci Félix*, disque épuisé.
8. Mon épouse m'avait offert un par un tous ces CD.
9. Une belle découverte en 1969 avec la *Ballade en novembre*.
10. *In* Valérie Ambroise de 1968 à 1996. Elle est décédée le 10 mai 2017.
11. *La puce*, in Opus 15.
12. C'est le titre de la chanson. *In* Ses plus belles chansons, 2005.



Christelle MATHIEU

Une môme à part



La môme tenait à peine sur ses jambes. Elle cherchait à marcher, faisant non de la tête lorsque la grand-mère la relevait. Elle cherchait à marcher. Seule. Elle cherchait à marcher à son rythme, loin des regards de sa famille, loin des Fais

donc attention de ne pas tomber !

*"Oh! que le gouffre est noir et que l'œil est débile!
Nous avons devant nous le silence immobile."*

Victor Hugo

Le p'tit bonheur de mettre un pas après l'autre. Chaque pas était une naissance, une promesse qui se répétait et qui grelottait sous les regards ténébreux des sœurs et des cousines. Parfois, le vent soufflait si fort que la petite, prise dans une spirale, n'y voyait plus qu'un mouvement perpétuel au milieu duquel Dieu apparaissait.

Ses cheveux dans les yeux, elle riait. Belle, folâtre, et se laissant tomber, couchée sur le plancher. Elle se remettait debout pour insulter avec haine le progrès car en réalité, elle prenait du recul sur son apprentissage et y trouvait même une sorte d'arrière-goût. Peut-être, dans cette vie d'aventures, s'évaderait-elle à quatre pattes avec son chat. Retomber. Les genoux pleins de reproches très doux, encore plus tendres. Il lui semblait capricieux de vouloir s'envoler sans avoir au préalable atterri. Elle cherchait à marcher, sans demander, l'œil en coin. Elle cherchait à marcher sans troubler le chant des oiseaux. Elle traversait le salon. Quelquefois, elle passait sous la table ronde et s'endormait sur le pied central. Le chat se lovait tout près d'elle.

Elle était une môme qui ne souriait jamais. Son regard précis - même la nuit - me bouleversait d'une sorte de confusion qui m'obligeait à m'outiller d'impassibilité, sinon je me perdais. Elle gazouillait comme un bébé écureuil en détresse. Ses joues pâlissaient, mais le ciel devenait plus bleu et l'herbe plus verte. Au lever du soleil, à sept heures quatorze,

sa joie semblait renaître, enfin! Ses tourments disparaissaient dans les mille et un parfums de la nature. Apprendre à marcher ressemblait au mois de mai: plaisant, tour à tour sans mystère ni difficulté; une réponse du printemps, une course pieds nus, un réjouissement, un parterre de fleurs éternelles. Et le vent soufflait, et quelques clartés advenaient. Dieu, sublime calme et fort chassait les démons. La même pleine de volonté, prise dans sa course, évoluait d'une manière spectaculaire. Elle enchaînait les pas. Victoire! Désormais, elle voyagerait. Elle irait d'un lieu à un autre, tutoyant le ciel et le soleil. Marcher sur la terre. Dans l'ombre ou la lumière. Encore plus belle, encore plus folâtre.

La poésie près d'elle, superbement tranquille. Le p'tit bonheur à portée de main. Habitante d'un chemin paradisiaque. Éclotions farouches. Elle semblait voler dans les tempêtes, le pied léger. Demain, cet inconnu formidable, elle n'en ferait qu'une bouchée. Malheur à ceux qui feront du mal à ses pas vertigineux.



Florence KRAMER

Si tu me dis
"Un p'tit bonheur"



Un p'tit bonheur,
une chanson à la radio qui donne envie de danser,
Le bruit de l'aspirateur,
Du ciel bleu entre les nuages.

Un p'tit bonheur,
admirer les feuilles vert tendre sur les arbres,
parler avec une amie, sur un banc, au soleil,
marcher pour se détendre,
voir le temps qui passe, se voir vieillir,
souffrir d'une recrudescence de flemme.



Un p'tit bonheur,
se nourrir des failles,
se mentir,
pardonner à la paresse.

Un p'tit bonheur,
des films qu'on a vus,
sans se souvenir de la fin,
des images aléatoires,
qui s'effacent de l'esprit.



Un p'tit bonheur,
penser à l'horizon,
visualiser une plage, l'écume,
l'immensité.

Un p'tit bonheur,
une cigarette sur le balcon,

avec un rayon de lumière,
et des oiseaux qui chantent, après la pluie.



Un p'tit bonheur
Traîner au lit - se prélasser,
entendre les voix de ceux qui discutent au petit déjeuner,
se dire qu'il faut les rejoindre,
juste quelques minutes hésiter,
puis rejoindre la jeunesse.

Un p'tit bonheur,
Aller dans l'étable voir les petits chevreaux qui têtent un biberon,
deux chèvres tentent de s'échapper,
on repart dans la nuit avec des photos floues.



Un p'tit bonheur,
Marcher dans le village,
se tromper de rue,
croiser des inconnus auxquels on dit bonsoir.

Un p'tit bonheur,
Attendre que le moment arrive,
se noyer dans des entreprises sans issue,
manger des pâtes,
aimer sa routine,
changer la musique,
revenir aux Kinks,
effacer les affronts.



Un p'tit bonheur,
Rêver de rater son train,
Qu'on prend quand même.
Retour à Paris, l'air de rien.

Un p'tit bonheur,
se dire qu'il faut encore rêver,
que c'est un labeur,
de ne pas abandonner.



Alain MALANDAIN

D'en-bas

Monsieur le Président
j'vous écris de la zone,
où les bombes résonnent
et bousill' les enfants.
On m'a dit de partir,
d'prendre un flingu', de me battre,
Mais moi j'vois que des types
qu'on plombe sur WhatsApp.

Vos guerr' et tous vos ordres
ça n'est pas fait pour moi.
J'ai vu tant d'mèr's en pleurs
se cacher sous les draps.
Même né sous les lois
de notre République,
ses discours chimériques,
son drapeau, j'y crois pas.

Monsieur le Président
je crois qu'il faut qu'on cause.
Vous, vous dînez en rose,
quand d'autr' claquent des dents.
Et pourquoi donc peinars
restent planqués vos potes
pendant que tomb' les nôtres ?
Tout ça pour votre gloire !

Je n'irai pas creuser
vos tranchées imbéciles,
Je préfère l'exil
à vos médaill's à chier.

Ma guerre, c'est ici
dans les rues, dans les têtes,
jusque sous vos fenêtres,
où c'est qu'est l'ennemi.

Monsieur le Président,
J crois pas à vos fadaïses,
elles puent trop le pèze.
J'veux juste pas crever.
Je suis pas un clébard
qu'on peut envoyer mordre
qui l'on veut, dans l'désordre.
Alors c'est non : je pars.

Je ne prends pas les armes.
Moi je prends la parole,
je brise vos idoles,
je conchie vos gendarmes.
J'ai choisi mon combat.
Je ne suis pas des vôtres,
J'suis pas de vos apôtres.
Je suis des gens d'en-bas...

d'après "Le déserteur" de Boris Vian



Jacqueline PAUT

Ce p'tit bonheur



ce p'tit bonheur prendre le temps
c'est un peu de ce savoir-vivre
ouvrir les yeux à chaque instant
sur les images du grand livre

ce p'tit bonheur tous les matins
se dire on est encor vivant
prendre l'air d'un ciel magicien
pour y trouver l'espoir du vent

ce p'tit bonheur voir un enfant
courir à la suite du monde
comme si de lever le camp
c'est choisir la vie vagabonde

ce p'tit bonheur pour écouter
ces quelques notes de la pluie
comme des larmes à cimenter
les murs où passe ton ennui

ce p'tit bonheur savoir comprendre
le silence des océans
et puis aussi savoir se rendre
à l'évidence de ses ans

ce p'tit bonheur pour oublier
et donner ce qu'on a de mieux
conjuguer le mot liberté
à l'encre d'amour de nos yeux



3

Sylvie VAN PRAËT

La route



Marche-t-elle à rebours pour garder la mémoire? Pour contempler simplement les traces de ses pieds dans la terre?

Elle a mis trois biscuits dans ses poches et porte à la main un petit verre d'eau qui tempête et éclabousse. Le verre en plastique qu'on lui a donné dès qu'elle a su boire autre chose qu'un biberon.

Au bout du champ, au bord du chemin, le fourmillement de ses orteils lui souffle que c'est le jour. La colère la porte.

Elle se retourne et découvre la maison à toit gris et sa cheminée bien droite. Quand elle dessine d'ordinaire la cheminée glisse sur la pente et là, non, l'angle entre sa base et le toit est aussi aigu qu'une note de pipeau. Le chant d'une alouette la stridulation des criquets elle s'en fiche aujourd'hui, c'est du connu. Mais là-bas, très loin, ça chuinte et ça crisse sur le bitume noir de la route.

Elle n'a pas fait trois pas que déjà le tonnerre grommelle et un éclair ouvre béatement le ciel sur les collines. Mais la rage la pousse.

Marche à rebours pour regarder tes traces ou pour te souvenir du chemin?

Elle se dit qu'un parapluie déguenillé comme celui de grand-père aurait bien fait l'affaire mais une fugue c'est sérieux. On ne revient pas sur ses pas parce que l'on a oublié son mouchoir. À cent mètres de là - pourquoi cent elle ne sait pas, ce qu'elle sait c'est qu'elle aime ce nombre rond comme un calot, celui que le petit Jean lui a donné contre un regard sur sa culotte ou cent comme les cent pas qu'elle fait dans la chambre en récitant sa poésie, donc à cent mètres ou deux cents et peut-être plus un arbre accoste les passants. Les plus grands se font décoiffer par des branches toutes enfeuillées mais elle, encore si petite qu'on l'oublie sous la table les soirs de fête, elle devra sauter pour effleurer la plus fine des brindilles, la plus ignorée des branchettes.

Marche et regarde à l'envers les pas des vieux qui sont partis par là.

La pluie goutte un peu puis plus fort et se déchaîne. Juste le temps de se plaquer contre le tronc tout couvert de vergetures d'écorce. Elle attend le réconfort du bois et s'accroupit sur une racine. Hier, grand-père a mis les chatons dans le seau et elle a pleuré plus fort qu'il pleut. Elle n'a pas pu remonter les pauvres nageurs ; elle lui a dit qu'il était cruel ; il a dit "C'est la vie". Alors elle a crié comme jamais que non ce n'était pas la vie ça. "Ça c'est la mort." Grand-père a mis sa grosse main en l'air comme s'il voulait la lancer ; il était rouge violine mais il l'a laissée retomber et son grand corps de vieux s'en est retourné vers la maison. Il a claqué la porte et la vitre a craqué.



La chatte a miaulé toute la nuit. Au matin, elle a couru chercher le seau pour lui montrer combien grand-père ne méritait pas ses cajoleries sur les jambes mais elle n'a trouvé qu'un seau vide et bien sec. Elle n'a pas su demander ce qu'il avait fait de leurs petits corps tout bigarrés. Les mots coincés dans sa gorge, à lui faire mal, comme si elle aussi elle se noyait.

L'orage a fini de râler et l'oranger du ciel donne des envies de sucre. Elle suçote un biscuit.

Au loin elle pense "c'est la vraie vie avec des klaxons et des dames maquillées, des hamburgers gros comme les mains du boucher de la camionnette, des balançoires et des immeubles".

Mais au bout de la jumelle du chemin dans le petit rond lumineux ça passe à toute allure et ça couine au virage. Elle aurait voulu petit Jean avec elle et ses tuyaux de mollets qui s'égratignent au moindre brin d'herbe. Ils se seraient pris la main comme des grands et peut-être qu'elle aurait prêté sa bouche pour un baiser d'amoureux.

Elle sait où va la route là-bas. Elle sait que le chien du voisin n'a jamais pu la traverser. Il a fini tout raplapla. Elle n'a pas pleuré comme pour les chatons... il lui avait grogné après, quand, avec petit Jean, ils avaient cueilli des mûres le long de la clôture.

Après l'orage le soleil pique et le verre en plastique est vide. Elle le remplit de terre et y plante une renoncule et deux ou trois pâquerettes. L'averse a laissé de ces odeurs de glaise grasse et d'herbe mouillée. Elle les aime pour toutes les dînettes que grand-père a dévorées en ouvrant.

grand la bouche, en se frottant le ventre avec des "hummmm" comme si cette soupe de terre et d'herbes folles valait tous les délices.

La route au loin a des accents de ville et de bitume poisseux aux pieds. Elle les connaît et elle y a déposé des fleurs de cimetière et des chagrins. Avant, c'était avant l'oubli, l'effacement des visages et des peaux, des rides douces au coin des bouches qui sourient, des boucles enroulées autour des doigts, des cous enlacés. Quand elle était si petite et qu'elle croyait encore au Père Noël. Quand le père et la mère marchaient main dans la main et elle, sur des épaules, riait pour rien, pour eux.

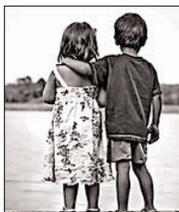
Elle hésite. La colère a posé ses bagages dans un recoin de tête et elle ne sait même plus pourquoi elle trimballait ce petit paquet de rage. La route est loin encore et ses pieds dans la boue s'amuse à faire des floc floc. Ses sandales aspirées par la gadoue font des bruits de succion presque aussi drôles que ceux de grand-père buvant la soupe trop chaude.

Elle entend qu'on l'appelle ; une voix de flûtiau, une voix affolée. Petit Jean court vers elle, les yeux tout trempés de tristesse. Essoufflé et suant il hoquète "Où vas-tu ? Tu me laisses ? Tu reviendras ?" Petit Jean n'a jamais dit tant de mots à la fois. Alors elle lui tend son vase de terre.

Elle regarde ses pas disparaître dans la boue.

Elle lui prend la main ; elle serre un peu plus fort qu'à l'habitude.

Loin derrière eux, la route poursuit son crissement de dents serrées.



Les p'tits bonheurs se ramassent à la pelle. Ils sont si modestes - presque insignifiants - que souvent, alors qu'ils sont là, à portée de mains, sous nos yeux, on les snobe. Chaque jour, pour peu qu'on s'en donne la peine et le temps, on parvient à les débusquer. C'est assez simple : il faut pratiquer au quotidien une gymnastique pour être en capacité de les traquer, de les nommer, de les apprécier. Ainsi on récoltera une somme de petits riens qui font le sel de la vie...

Comme ils sont sauvages et fugitifs, il vaut mieux avoir un calepin et un crayon pour les coucher sur le papier où ils prendront corps et ne s'effaceront pas. Bien au contraire, reconnus, encouragés, ils entameront leur croissance et seront à même d'appeler leurs pairs. Quand, en fin de journée, on se remémore les heures écoulées, une ribambelle de petits bonheurs se bousculent, se donnent du coude pour avoir la primeur de notre attention.

Tout au long du mois d'avril, j'ai relevé quantité de petits riens qui me font chaud au cœur. Vais-je les sérier ou les délivrer dans leur ordre d'apparition ? Ils réveillent tous mes sens et je leur en sais gré.



Dans le règne animal, je me ravis de l'arrivée des hirondelles et leur application à rejoindre les nids et les réparer. Le premier chant du coucou - surtout si j'ai une pièce en poche (la richesse est pour moi cette année!) - me confirme que le printemps est là. Les oiseaux très actifs donnent plein d'indices : il suffit d'ailleurs d'être attentif et on verra quelques coquilles vertes, mouchetées qui indiquent que des oisillons sont au nid et prendront bientôt leur envol.

Mes balades solitaires dans les bois - on voit mieux quand on est seul car on ne parle pas, on ne disperse pas, on est tout à l'observation - m'offrent la vision furtive d'un chevreuil qui détale et qui me montre son cul blanc, d'un geai de chênes qui abandonne une plume bleue striée. L'animal et le végétal se rejoignent dans le pommier en fleurs qui accueille une nuée d'abeilles vrombissantes synonyme d'abondante.

fructification à l'automne. Le parfum léger des jacinthes des bois est captivant, presque enivrant : on dirait un vent bleu. J'erre par les sentiers à la recherche hypothétique de morilles : une seule suffirait à ma joie !



De retour chez moi, je m'extasie devant la légèreté et la beauté des iris violets alors que la glycine embaume ma cour et est prisée des insectes butineurs.

Quand je quitte ma campagne et que je foule les chemins du bord de mer, une haie de lilas exhale de doux parfums quand la brise, bonne fille, fait bouger feuilles et grappes de fleurs.

Sur la plage, je me réjouis à ramasser des galets percés ou en forme de cœur alors qu'en scrutant la mer avec mes jumelles, j'aperçois la tête d'un phoque qui émerge. Oh ! Il a déjà disparu...

Dans mon jardin, je ramasse les premiers pissenlits que j'ai fait blanchir et qui, en salade avec des lardons, raviront mon estomac, tout comme l'oseille en omelette ou les orties en quiche.

Tous ces petits riens, ces petits bonheurs, j'y pense, je les classe, je les énumère alors que j'aligne les longueurs à la piscine : c'est un moment de grâce et de méditation.



isabel ASUNSOLO

Un p'tits bonheur
et puis s'en va

P'tit bonheur d'après-midi seule
P'tit bonheur au temps des pétales
P'tit bonheur quand le saule reverdit
Au temps des pervenches un brin pervers
Au temps des violettes qu'il fait bon humer
Au temps des anémones le talus éclaire
Au temps des jacinthes tombe la ceinture
Au temps des tulipes P'tit bonheur plus robuste
Au temps des pommiers il s'affirme
Au temps des glycines il disloque
Au temps des tilleuls un P'tit sommeil s'ensuit
Au temps des sainfoins explose juin
Au temps des tournesols ma tête a tourné
Encore un P'tit bonheur de chemin
Puis la vie continue en creux
De P'tit bonheur en P'tit bonheur
Jusqu'à la Chute

